

## CHAPITRE II

Siège de Queretaro, d'après une relation inédite. — Reddition de la place. — Le colonel Lopez. — Marquez à Puebla. — Marquez à Mexico.

Nous ne ferons point ici une narration du siège de Queretaro. Nous possédons une relation de ce siège écrite par un ex-capitaine trésorier au 1<sup>er</sup> bataillon de ligne de l'Empereur, nommé Schmidt, qui s'y trouva mêlé, comme on le verra par le récit même qu'il en fait. Certains passages ont été revus et rectifiés par le colonel Becker, ex-chef d'état-major de Marquez. C'est, en quelque sorte, la déposition de deux témoins que nous présentons au lecteur.

### SIÈGE DE QUERETARO

1867

Le 10 février 1867, le général Mendez reçut l'ordre d'abandonner Morelia et tout le Michoacan avec sa brigade et de venir à Mexico.

Le 13, la brigade, composée de : 1<sup>er</sup> bataillon de ligne de l'Empereur, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> bataillons de ligne, bataillon de la Barca, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> régiments de cavalerie, escadrons de la Barca et Patzcuaro, de la batterie mixte d'artillerie, quitta Morélia; en passant à Célaja, elle fut renforcée par les troupes du colonel Quiroja, les bataillons de Célaja et de Maravatio et plusieurs contre-guerillas.

Le 22, la brigade arrivait à Queretaro, où se trouvait l'Empereur, qui était également parti de Mexico le 13 février. Il avait emmené avec lui le général Marquez, un escadron des hussards hongrois, le régiment des dragons de l'Impératrice, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> régiments de cavalerie de la frontière (Vidaurre), les bataillons de Cazadores et Tiradores, garde municipale de Mexico, 7<sup>e</sup> bataillon de ligne, escadron des Fijos de Mexico et de Valle de Mexico, 2 batteries d'artillerie de montagne et une batterie de campagne.

Le 19, l'Empereur était arrivé à Queretaro, où se trouvaient les généraux Miramon et Castillo, rentrés après l'expédition de San-Jacinto et de la Quemeda.

Il trouva également à Queretaro le général Méjia, qui, le 3 février, avait été attaqué par les troupes de Carbajal.

L'Empereur ne devait séjourner avec ses troupes que quelques jours seulement à Queretaro; son intention était de marcher contre l'une des deux armées républicaines qui convergeaient vers Queretaro : l'une venant du nord par San-Luis Potosi, l'autre de Morelia par Acambaro.

« Lorsque Maximilien était parti de Mexico, il avait laissé Larès comme lieutenant de l'Empire et lui avait donné l'ordre le plus sévère de lever les contributions nécessaires pour remettre à Queretaro jusqu'à un demi-million de piastres. En quittant la capitale, l'Empereur prit avec lui tout ce qu'il y avait dans le Trésor : 47 000 piastres.

« Peu de jours après notre arrivée à Queretaro cette petite somme était épuisée, et rien que des promesses du ministre des Finances Campos arrivaient. Il répugnait à l'Empereur d'avoir recours aux *prestamos forzosos*, et ce fut là la première cause du retard dans les opérations offensives. Cependant, le 26 février, un *prestamo* de 150 000 piastres fut décrété, et, chose rare au Mexique, le 1<sup>er</sup> mars, lapresque totalité de cette somme avait été versée sans aucune contrainte.

« Nous aurions donc pu marcher le 2 (même avant le recouvrement s'il n'y avait eu les scrupules de Maximilien de vouloir tout payer comptant, pour faire voir aux Mexicains la différence entre les impériaux et les républicains ; — toujours la pose pour la galerie !) Le 2, Corona sortait d'Acambaro ; Escobedo se trouvait sur la route de San-Luis à quelque vingt-cinq lieues de Queretaro, chacun avec 10 à 12 000 hommes de mauvaises troupes. Entre les deux, à Guanajuato, se trouvait Antillon avec 3 000 hommes ; mais il était trop éloigné de l'un et de l'autre pour relier les deux colonnes.

« L'Empereur aurait facilement pu emmener avec lui 8 000 hommes avec 40 pièces. C'étaient les meilleures

troupes que le Mexique a jamais vues. Le succès ne pouvait donc pas être douteux, si l'on s'était porté d'abord sur l'une et ensuite sur l'autre des deux colonnes ennemies, profitant de nos lignes intérieures.

« Que se passa-t-il dans le Conseil de guerre du 1<sup>er</sup> mars ? Plus tard chacun essaya de se disculper et jeter la faute sur les autres. En tous cas, quels qu'en soient les détails, il est hors de doute que la rivalité entre Marquez, chef de l'état-major, et Miramon fut la vraie cause de la résolution d'attendre. Quoi ? personne ne sut le dire ; le fait est que nous restâmes dans l'inaction, malgré les rapports *très détaillés et très exacts* que nous reçûmes au Cabinet du mouvement convergent de l'ennemi.

« Enfin, le 5, vers le soir, Corona s'établit avec son corps d'armée sur la route de Celaya, à 8 ou 10 kilomètres de la ville, et quelques heures plus tard le corps d'Escobedo alluma ses feux sur les hauteurs de San-Gregorio, à côté de la route de San-Luis.

« A partir du 4, tout mouvement offensif devenait trop risqué, et, le 6, il était impossible<sup>1</sup>. »

L'armée républicaine était commandée par le général de division Mariano Escobedo.

Nous étions assiégés dans une place avec des barricades non achevées et quelques travaux passagers insignifiants, où les ressources étaient très restreintes. L'armée assiégée était forte de 9 400 hommes avec

1. Les passages entre guillemets ont été ajoutés au récit de Schmidt par le colonel Becker.

44 canons, et l'ennemi comptait à cette date 22 000 hommes, de l'artillerie, des munitions et des vivres en quantités plus que suffisantes. Bientôt (le 13) l'ennemi coupa l'aqueduc qui conduit l'eau dans Queretaro : il ne restait donc à la population et à l'armée assiégée que les citernes, qui furent bientôt mises à sec, et la rivière, que l'ennemi gardait, quoique assez mal, sur la rive gauche.

On s'occupa alors à compléter les fortifications de la ville. Le quartier-général s'était établi au Cerro de las Campanas, la nuit du 5 au 6, où une batterie avait été construite; le 13, il s'établit au couvent de la Cruz.

Le 12 mars, une reconnaissance fut dirigée sur la guarita de San-Pablo, où quelques coups de fusil furent échangés.

« Du 6 au 12, l'ennemi restait dans sa position première, appuyant son flanc droit sur les hauteurs qui longent la route de Celaya au sud, et son flanc gauche sur celles de San-Gregorio. Mais dans la nuit du 12 au 13, il fit un changement de front portant son aile gauche sur les hauteurs qui dominent le couvent de la Cruz et d'où part l'aqueduc qui porte l'eau à la ville; le gros de l'aile droite prit position sur les hauteurs à l'ouest de la route de San-Luis, gardant celle de Celaya par des postes sans importance. Le centre de la position des républicains était donc les hauteurs de San-Gregorio.

« La nuit même nos postes avancés rendirent compte du mouvement de l'ennemi, et dès ce moment nous attendions l'attaque, qui n'eut lieu que le 14. »

Le 14, la brigade de réserve était établie à la Cruz, détachant quelques compagnies vers la Alameda; cette brigade était composée de : 1<sup>er</sup> bataillon de ligne de l'Empereur, 3<sup>e</sup> bataillon de ligne, bataillons de Cazadores et Tiradores, garde municipale, dragons de l'Impératrice et 4<sup>e</sup> de cavalerie. La ligne s'étendant de la Alameda à Casa Blanca et venant se relier au Cerro de las Campanas était occupée par le 2<sup>e</sup> de ligne, bataillon de Celaya et Tiradores de la frontera. La ligne partant du Cerro de las Campanas, passant au pont et se reliant à la Cruz était occupée par le 7<sup>e</sup> et le 12<sup>e</sup> de ligne, les bataillons de la Barca et de Patzcuaro.

« Mejia restait avec la cavalerie à Casa Blanca. Miramon commandait toute l'infanterie et avait établi son quartier-général au Cerro de las Campanas. »

A 9 heures et demie du matin, l'ennemi attaqua la position de la Cruz par un feu d'artillerie très vif; le panthéon en avant du cimetière de la Cruz n'avait pas été occupé. Cette négligence impardonnable permit à l'ennemi de s'emparer de ce point d'une importance capitale et d'où il vint canarder nos soldats sur l'azotea du couvent. Malgré le feu nourri de nos hommes, nous perdions énormément de monde; notre position était fortement compromise. Alors le lieutenant-colonel Rodriguez, à la tête de trois compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon de l'Empereur, sortit par une brèche dans le cimetière, fit charger à la baïonnette l'ennemi, le repoussa vigoureusement et se rendit maître du panthéon. Cette charge nous coûta une vingtaine d'hom-

mes tués, 40 et quelques blessés, le colonel Rodriguez blessé grièvement et 1 capitaine tué.

« Au même instant l'ennemi tourna le couvent et apparut avec deux bataillons à l'entrée de la ruelle qui entre à la Cruz par derrière. Il n'y avait plus de réserve; Marquez se jeta, avec son état-major et une cinquantaine d'hommes ramassés au hasard, sur lui, l'arrêta, et, une pièce de montagne ayant été tirée à bras par les officiers, le fit reculer par un coup de mitraille. »

L'ennemi, voyant que ses bataillons étaient forcés d'abandonner la Cruz, envoya une autre colonne qui vint attaquer à la Alameda. Pendant que cette nouvelle colonne se dirigeait vers nos tranchées, le général Mejia, à la tête de la cavalerie, sortait par la guarita de Celaya, tombait sur cette colonne et chargeait vigoureusement l'ennemi, qui rentra dans ses retranchements.

A 1 heure et demie de l'après-midi, l'affaire était terminée. Nos pertes avaient été de 35 hommes tués, 100 et quelques blessés, 3 officiers blessés et 4 tués. Nous avions pris à l'ennemi 2 pièces de montagne, 1 pièce rayée, 50 prisonniers dont 2 officiers parmi lesquels se trouvait un capitaine américain.

« Des rapports dignes de foi présentèrent la position de l'ennemi, après l'échec du 14, très critique déjà dans la nuit du 15. Il avait perdu en tout près de 3 000 hommes dont les deux tiers déserteurs. Je suis encore persuadé que si l'Empereur s'était décidé à en profiter, et à attaquer le 15, à l'aube, nous aurions eu un nouveau

succès ce jour, quoiqu'il n'y avait guère la même chance de le rendre décisif qu'avant le 4.

« Malheureusement le 15 et le 16 se passèrent en discussions, et seulement ce jour-ci Miramon reçut l'ordre d'attaquer San-Gregorio, le 17, à la pointe du jour.

« Quelles qu'en soient les causes, les troupes *n'étaient pas encore prêtes* à 6 heures et demie. Le jour était survenu et le mouvement fut contremandé. Le 20, nous reçûmes la nouvelle que l'ennemi devait passer un convoi à 4 heures du matin le 21, de la route de Celaya sur celle de San-Luis.

« Une sortie fut commandée, mais, de nouveau, les troupes étaient en retard. Arrivées sur les lieux à 5 heures et demie, elles ne trouvèrent qu'une voiture embourbée, et se consolèrent en faisant une razzia de bétail à San-Juanico, hacienda près de la route de Celaya.

« Bref, en tout et partout, manque complet de commandement suprême et rivalité entre les généraux Marquez, Miramon et Mendez. »

La famine commençait à se faire sentir, la ration était réduite pour la troupe, les fourrages manquaient pour les animaux et nos munitions diminuaient.

L'Empereur envoya alors le général Marquez à Mexico. Il partit le 22 à 11 heures du soir, emmenant avec lui la cavalerie du colonel Quiroja, le 5<sup>e</sup> de cavalerie et quelques fractions de corps de cavalerie, environ 1 200 chevaux.

L'Empereur, l'envoyant à Mexico, lui avait donné l'ordre de s'y rendre dans le plus bref délai, de ra-

mener de suite à Queretaro le régiment de hussards hongrois, la gendarmerie, l'infanterie, toute l'artillerie rayée, les pièces de siège et un million de piastres, de ne laisser à Mexico que 1 000 à 1 200 hommes pour garder la ville en attendant que les troupes de Puebla puissent se rendre à Mexico pour l'occuper. Le général Marquez devait être de retour à Queretaro au plus tard le 6 avril.

Le 24, dans la matinée, on aperçut l'ennemi qui se formait en bataille sur les hauteurs du Cimatario, en face de la Alameda. Une forte colonne d'infanterie républicaine soutenue par un feu très vif d'artillerie attaqua notre ligne et s'élança avec beaucoup de résolution sur la Alameda malgré le feu de quelques pièces d'artillerie de la place. Le général Mendez, à la tête du 2<sup>e</sup> bataillon de ligne, la reçut par une décharge presque à bout portant et s'élança sur elle à la baïonnette. Cette colonne est bientôt repoussée; mais, prise en queue par notre cavalerie qui était sortie de la place, elle regagna avec peine le Cimatario en souffrant d'immenses pertes. (Ces troupes libérales qui n'avaient pas encore combattu appartenaient aux divisions Riva Palacio et Martinez.) A peine cette colonne était-elle repoussée, qu'une autre descendait aussi rapidement sur la Casa Blanca, dont elle s'empara; mais, dès qu'elle en eut pris possession, le général Mendez arriva avec la même troupe et les délogea après un sanglant combat.

Le 1<sup>er</sup> avril, nous fîmes une sortie de la place. L'ennemi, surpris à 4 heures du matin au Cerro San-Gre-

gorio, nous abandonna 2 obusiers, des projectiles, des chevaux et des armes, plus de 200 hommes de *los supremos poderes*. Plusieurs déserteurs de la légion étrangère furent reconnus par des officiers français. Ils furent passés par les armes comme déserteurs de l'armée française pris dans les rangs de l'ennemi.

Le 11, une attaque fut dirigée sur la guarita de Mexico. Elle avait pour but de s'emparer de cette guarita pour pouvoir correspondre avec Mexico et faciliter le passage à certains courriers envoyés à Mexico avec des dépêches pour le général Marquez, duquel on ne recevait aucune nouvelle. Nos troupes furent reçues par un feu meurtrier et furent obligées de se retirer; mais le colonel Rodriguez, commandant le bataillon de la garde municipale, parvint à ranimer ses hommes et marcha de nouveau contre l'ennemi. Après quelques pas en avant il reçut une balle en pleine poitrine. Nos troupes, voyant leur chef tué, continuèrent un instant à charger; mais, vivement repoussées par les troupes républicaines, elles regagnèrent avec peine nos retranchements et en éprouvant de grandes pertes.

Le 27 avril fut pour l'armée Impériale la journée la plus glorieuse de tout le siège de Queretaro. Ce fut l'attaque du Cimatario.

Un faible aperçu sur la position topographique du Cimatario est nécessaire pour se rendre à peu près compte de l'attaque.

Situé à quelque distance de Queretaro, au pied de la Cuesta China (côte frisée) et au sud de la ville, il a une inclinaison favorable; le sol est fortement accidenté

de pierres rocailleuses dans une partie de son étendue et assez facile à parcourir dans l'autre partie. Il domine la campagne en tous sens, prête une grande défense naturelle aux soldats qui l'occupent et un énorme désavantage à ceux qui l'attaquent.

Le 27 avril, à 4 heures du matin, les troupes sous les ordres du général Miramon étaient disposées pour l'attaque de la formidable position du Cimatario. Elles se composaient de 1 000 chevaux et 2 000 fantassins protégés par notre première ligne du périmètre fortifié, par 3 batteries d'artillerie de campagne; de plus, les troupes qui sortirent de la place furent appuyées sur leur flanc gauche par le général chef d'état-major Severo Castillo, qui, à la tête des 3<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> bataillons d'infanterie et de 4 pièces de campagne, entra en ligne par la gauche de la première, débordant en même temps l'hacienda de Callegas, située à 500 mètres de nos ouvrages de fortification jusqu'à la partie est de la place.

Les troupes commandées par le général Castillo avaient l'importante mission d'enlever de vive force l'hacienda de Callegas, où elles devaient ensuite se prolonger jusqu'au pied de la Cuesta China, pour empêcher l'ennemi de porter secours à la ligne du Cimatario.

Les troupes d'infanterie et de cavalerie furent placées sous les commandements suivants :

L'avant-garde, composée de bataillons de cazadores et de tiradores, général Pantaléon Morett;

La colonne d'attaque : 2<sup>e</sup> bataillon de la garde mu-

nicipale, 14<sup>e</sup> bataillon de ligne et bataillon de Celaya, général Ramon Mendez;

La réserve : 1<sup>er</sup> bataillon de ligne de l'Empereur et 7<sup>e</sup> bataillon d'infanterie, colonel Ignacio Garcia;

La cavalerie : 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> régiments et celui de Valle de Mexico, général Ignacio Guttierrez.

Le mouvement commença à 5 heures du matin.

Dans la combinaison du plan d'attaque, on devait enlever par surprise les ouvrages que les assiégeants avaient établis à l'extrême droite de leur 3<sup>e</sup> parallèle; mais notre mouvement fut découvert, et l'ennemi ouvrit le feu sur notre colonne d'avant-garde. Les bataillons s'élancèrent vigoureusement sur les ouvrages, les enlevèrent ainsi que 3 obusiers de montagne.

Alors, l'avant-garde, les colonnes d'attaque et la réserve continuèrent leur marche avec rapidité dès la surprise des ouvrages de la droite.

La colonne de cavalerie, le général Guttierrez en tête, se mit en mouvement, et, prenant la tête de colonne, prit une direction oblique sur la droite pour attaquer la gauche de l'ennemi. Au même moment, le général Castillo s'était établi à la gauche de notre 1<sup>re</sup> ligne.

Les 4 batteries de la place, placées en batterie sur le Cimatario, commencèrent un feu nourri qui protégea efficacement le mouvement de l'infanterie lancée à l'attaque.

Les ouvrages à portée de notre 1<sup>re</sup> ligne furent abandonnés par les assiégeants. Le général Morett, avec l'avant-garde, continua sa marche sur le Cima-

tario par la droite de l'ennemi, et le général Mendez, fit face à celui-ci avec la colonne d'attaque.

C'est alors que commença la retraite des assiégeants, qui battaient en retraite en désordre à mesure que nos troupes avançaient sur eux.

Notre colonne arrivait à la moitié de la distance qui existe de l'extrême droite des parallèles de l'assiégeant à l'hacienda de Jacales, lorsque Sa Majesté sortit de la place accompagnée du général Ramirez de Arellano et arriva sur le champ de bataille. Il fut chaleureusement accueilli par nos soldats. Le général Miramon lui demanda la permission, qui lui fut accordée, de faire replier les troupes sur la ville et de reprendre les lignes de défense.

Ce mouvement s'exécutait, lorsque sur le Cimatario se présentèrent des tirailleurs de la cavalerie ennemie. On détacha immédiatement une faible force impériale pour aller reconnaître celle qui paraissait sur la position où l'ennemi venait d'être dérouteré. L'Empereur dirigea en personne cette reconnaissance, en s'exposant à un grand danger. Les tirailleurs, qui avaient apparu, précédaient un renfort de 4 000 cavaliers armés de carabines à 8 et 16 coups. Cette force reconnue, l'Empereur fit exécuter la rentrée des troupes impériales dans la place, mouvement qui se fit non sans de grandes souffrances pour nos soldats, qui l'exécutèrent sous le feu meurtrier des carabines ennemies.

22 pièces d'artillerie, 600 prisonniers, des armes, une quantité de vivres de toutes sortes furent les trophées de ce beau fait d'armes.

Les troupes républicaines qui défendaient le Cimatario étaient ainsi composées :

1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> bataillons de ligne de Jalisco, tiradores et cazadores de Jalisco, 1<sup>er</sup> de Colima, 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> du Michoacan, cazadores de Morelia, 2<sup>e</sup> de Morelia, 1<sup>er</sup> de Queretaro, Fijo de Guadalajara, bataillon de Sinaloa et Tepic et 6<sup>e</sup> de cavalerie de Colima.

Le 1<sup>er</sup> mai, nous fîmes une sortie sur l'hacienda de Callegas; elle fut de peu d'importance.

Le 3, une sortie de la place fut dirigée pour la deuxième fois sur le Cerro de San-Gregorio. Nos bataillons furent lancés dans les retranchements des troupes républicaines; mais ces dernières se reformèrent à quelque distance, attendant les nôtres, qu'elles reçurent par une décharge meurtrière et presque à bout-portant. Les troupes impériales tinrent bon un moment; mais le feu de l'ennemi était tellement vif, qu'elles se replièrent sur la ville en éprouvant de grandes pertes.

Le 5, à 9 heures du soir, l'ennemi tenta une attaque au Pont; ce point était le plus faiblement gardé par nous. L'attaque fut vive de la part de l'ennemi, il pénétra jusque dans nos retranchements intérieurs; mais les bataillons de la garde municipale et de cazadores envoyés pour renforcer cette ligne parvinrent à repousser l'ennemi de l'autre côté de la rivière.

La famine continuait à se faire sentir; le pain, la farine et le maïs étaient complètement épuisés depuis plusieurs jours. La seule nourriture dans la place était seulement du cheval et du mulet; des fouil-